

CHRONIQUE LOCALE.

Les changements survenus dans notre imprimerie nous ont empêché de faire paraître la présente livraison de mai à son heure et à son jour. Ce retard fâcheux, qui nous permet de parler des événements de juin, nous prive de signaler, avec l'importance qu'ils méritent, les faits qui se sont passés en avril et en mai. A peine osons-nous rappeler ces fêtes splendides qui, pendant huit jours, ont rempli notre ville d'étrangers. Les esprits, si avides de lire les descriptions que nos journaux donnaient naguère chaque matin à leurs lecteurs, trouveront peut-être étonnant qu'on les entretienne encore aujourd'hui de ce concours musical devenu un événement dans l'histoire de notre cité.

On en a tant parlé, pourquoi en parler encore ? D'un autre côté, peut-on oublier tout à fait, en esquisant cette chronique du mois, ce qui a révélé une révolution dans nos mœurs ? Peut-on ne rien dire de ces préparatifs qui ont tenu pendant plusieurs semaines notre attention éveillée ? de ces flots de populations versés dans nos murs par nos chemins de fer, nos bateaux à vapeur et tous les moyens de locomotion connus jusqu'à ce jour ? de ces 92 chorales, 41 harmonies, 117 fanfares rangées en bataille, le 22 mai au matin, sur l'immense développement de nos quais du Rhône, de ce défilé parcourant nos plus beaux quartiers, bannières en tête, au milieu des braves enthousiastes et des bouquets de fleurs tombant à profusion de toutes les fenêtres ? du spectacle étonnant que présentait la réunion de ces jeunes hommes venus de nos diverses provinces : populations du Midi, brunes, alertes, vives, petites, nerveuses, à l'âme débordant d'ardeur et d'impatience ; belles races du Nord, blondes, calmes et sympathiques, fiers montagnards du Bugey et du Dauphiné, fils non dégénérés des géants allobroges, Bourguignons au teint coloré, joyeux enfants du pays qui produit le vin, rudes mineurs du Forez, trouvères descendus des montagnes de l'Auvergne et du Jura ; tous avec leurs aptitudes diverses dont la réunion heureuse forme le génie de la France ? Il nous semble que, même après les plumes habiles qui ont décrit le côté pittoresque de cette immense assemblée, il y aurait place pour de nouveaux tableaux et que plus d'un côté curieux et intéressant du spectacle mériterait encore d'être vu.

Tous nos confrères ont dit ces deux cent mille âmes pressées le soir sur la place Bellecour, ces riches bannières déployées le long des estrades, l'élite de la population entourant les Autorités, les applaudissements accueillant les récompenses, et la sympathie universelle accompagnant cette vaillante jeunesse qui, dédaigneuse des ignobles et grossiers plaisirs, cherche à s'élever et à se moraliser par les beaux arts. Là est le côté neuf et admirable de ces fêtes, là est la révolution qu'on doit encourager. Qu'on blâme quelques fautes de détail, nous le comprenons ; la perfection n'est pas de ce monde ; les moralistes sévères parlent de dépense, de vanité et de dissipation. — Travaillera-t-on la terre avec courage quand on aura vu la splendeur des cités ? Qu'on se rassure, il n'est pas un habitant des campagnes qui n'ait vu souvent et très-souvent ces dangereuses cités, même avant l'invention des orphéons, et si les tailleurs se réjouissent, pourvu que les marchands de vin se plaignent, le mal ne sera pas bien grand.

Ce qui indiquait déjà un acheminement vers une moralisation plus haute, c'est ce calme et cette tranquillité qui ont régné pendant plusieurs jours au milieu d'une population de cinq à six cents mille âmes. La force armée brillait par son absence, l'autorité s'était effacée, la musique régnait seule et sans partage ; quelques personnes dévouées veillaient à tout, et pas un instant on n'a eu à signaler la moindre inquiétude, la moindre émotion.